

**Installation de Catherine Dan,  
nouvelle directrice de La Chartreuse à Villeneuve lez Avignon  
samedi 1<sup>er</sup> février 2014  
Intervention de Jack RALITE, ancien ministre**

Chacune, chacun d'entre vous,

Dans le cadre si riche d'histoire et d'art, qu'est « *La Chartreuse* », monastère du 14<sup>ème</sup> siècle, quarante ans après son ouverture à toutes les recherches d'écritures plurielles, nous procédons à l'inauguration de la saison 2014 qui voit à sa tête la nomination de Catherine Dan par Aurélie Filippetti. Je la connais bien ayant travaillé avec elle pendant les 16 ans où elle partagea avec Didier Bezace au Théâtre de la Commune à Aubervilliers une direction inventive, dynamique et populaire.

Cette femme de théâtre à la présence discrète est d'une grande efficacité et je pense que ce fut déterminant dans son arrivée à la direction de « *La Chartreuse* », cet étonnant lieu petit-grand frère du Festival d'Avignon que dirigèrent successivement Bernard Tournois, Daniel Girard et François de Banes Gardonne.

Vous avez avec elle une attachante, opiniâtre et novatrice directrice qui envisage sa fonction avec un courage ayant beaucoup à voir avec la démarche de Georges Bataille qui envisageait le travail de l'artiste à travers un rapport de forces dont l'enjeu n'était rien moins que *d'exiger l'impossible* en face d'interlocuteurs (les institutions culturelles ou politiques, le « *public* » lui même) qui ne font, somme toute, qu'*attendre le possible* d'une activité de l'esprit, l'art, envisagé comme une cerise sur le gâteau de l'histoire réelle, comme pur espace de réconciliation symbolique<sup>1</sup>. Ainsi raisonne Georges Didi-Huberman. *Exiger l'impossible* pour ceux qui *attendent le possible*, telle a été aux côtés de Didier Bezace la minutieuse pratique de Catherine Dan. Elle s'est attachée obstinément à traiter la transmission des créations selon « *le principe d'invention, de la perpétuelle ouverture* ». Elle a fait en complicité chaleureuse avec Didier Bezace en sorte que le *pour-soi* de chacune d'entre elles, pour beaucoup contemporaines, devienne un véritable *pour-autrui*, cet autre, fut-il exclu de notre « *monde de l'art* » écrit encore Georges Didi-Huberman, nous rappelant Jean Vilar en 1960 : « *Aimer faire des mises en scène que le public ne savait pas encore qu'il aimerait* ».

---

<sup>1</sup> « Sur un fil » de Georges Didi-Huberman, page 52-53

J'ai fréquenté souvent « *La Chartreuse* » et parmi les milliers de résidents ou interprètes de toutes disciplines, sensibilités et esthétiques, je retiens quelques noms au gré du calendrier : Bernard Noël, Carolyn Carlson, Maguy Marin, François Verret, Merce Cunningham, Catherine Sauvage, Pierre Etaix, Luigi Nono, Dominique Bagouet, etc. Tous artistes créateurs ayant eu à affronter la question suggérée par Umberto Eco qui vint à « *La Chartreuse* ». Dans son dernier ouvrage « *Le vertige de la liste* » il conclut avec un « *Et cætera* » comme le subtil comédien disparu, Jean Bouise, disait en guise d'au-revoir « *à suivre* ».

« *Et cætera* », « *à suivre* », c'est-à-dire pétitionner pour l'inachevé, l'insoupçonné, l'anachronique, l'inaccompli, qui « *bourdonne d'essentiel* », selon René Char, L'INFINI, la Liberté, tout cela vibrant avec encore un propos d'Umberto Eco : « *Tout texte est une machine paresseuse qui prie le lecteur d'accomplir une partie de son propre travail.* ». Yves Clot dirait : « *L'art est une transformation de nos affections en moyen d'en vivre d'autres et donne donc forme à l'inachevé* ».

En 1981, le 10 juillet, François Mitterrand vint rendre hommage à Jean Vilar, à Avignon, avec une délégation gouvernementale dont j'étais. Nous nous mêlèrent notamment aux comédiens. On ne reculait pas alors devant les mots et les actes.

Merce Cunningham disait « *La danse n'est pas faite pour les âmes faibles* ». Luigi Nono conseillait de se libérer de ses « *crampes mentales* » (...) « *l'histoire est pleine d'enceintes préfixées mais aussi pleine de tentatives pour forcer, pour rompre ce qu'on appelle les règles du jeu* ». Je compléterai par Aragon : « *Il y a nécessité d'un théâtre qui puisse se substituer aux traditions d'entre quatre murs et trois murmures, à tous les châtelets sons et lumières, aux discours pompeux comme à l'imitation du pain quotidien* ». Plus tard Bernard Noël a parlé de « *castration mentale* ».

Ce que j'évoque semble normal aujourd'hui. Pourtant ces notions arrachées de hautes luttes dans les années 60-70 sont remises en cause. La liberté de création n'est plus garantie. Elle l'est d'autant moins quand le 6 décembre 2006 paraît un rapport : « *L'économie de l'immatériel, la croissance de demain* », rédigé par Maurice Lévy, PDG de Publicis et Jean-Pierre Jouyet, alors chef de l'inspection des finances. Dans la commission préparant ce rapport il y avait 9 inspecteurs des finances, 9 industriels privés et un seul artiste. Son noyau dur est l'idée de donner au « capital humain » un « traitement économique ». Ce texte est devenu l'alphabet référentiel de la politique culturelle de la France depuis 2007.

La lettre de mission du 1<sup>er</sup> août 2007, de Nicolas Sarkozy à sa ministre de la culture, Madame Albanel, le prouve :

1. Donner en matière d'art à la population ce qu'elle demande,
2. Donner aux artistes des obligations de résultats,
3. Donner aux subventions un caractère aléatoire,
4. Donner l'autorisation à des expériences de ventes d'œuvres du patrimoine,
5. Donner la possibilité de casser les rentes en matière de droit d'auteur,
6. Donner aux industries culturelles les meilleures chances de se développer

Les Etats généraux de la culture avaient raison : « *Quand un peuple abandonne son imaginaire aux grandes affaires, il se condamne à des libertés précaires* ».

C'est souvent ainsi maintenant où les jours passent et tout ce qui avait été construit patiemment se fissure, se casse, va même jusqu'à disparaître. Le patrimoine dans sa diversité, le spectacle vivant dans son pluralisme sont en danger. Faute de crédits suffisants, faute de personnels, faute du bouquet de libertés qu'exige la création, « *le luxe de l'inaccoutumance* », faute de temps donné au traitement du témoignage du temps, faute de négociations, plus généralement de considération et de reconnaissance du travail humain, faute du respect des métiers, faute de transparence, faute d'organisation devenue trop petite pour ceux qui travaillent.

Comment ne pas voir ou entendre les malaises, qui se répandent chez ceux qui s'entêtent à travailler correctement et récusent la contrainte du ni fait ni à faire, les souffrances qui entament ceux à qui une partie de leurs activités est empêchée, les colères de la fonction publique culturelle et artistique dont les membres ne retrouvent plus leur métier dans ce qu'ils font sur toute la palette de leurs responsabilités.

Le Président de la République agit en covotage avec les grandes affaires. Le ministère de la culture est conduit à ne plus être le grand intercesseur entre les artistes et les citoyens. Il a perdu son pouvoir d'illuminer. Les collectivités territoriales dont le rôle est devenu immense en culture et en art voient leurs finances brutalisées par Bercy jusqu'à être effacées de fait pour la culture. Le travail dans les grandes entreprises financiarisées et malheureusement à l'intérieur des services publics, est tellement livré à la performance que les personnels se voient ôter leur capacité de respiration et de symbolisation.

On a l'impression que beaucoup des hommes et des femmes des métiers artistiques sont traités comme s'ils étaient en trop dans la société.

Oui, « *La culture ne doit pas plier devant le commerce. C'est elle qui nous donnera les armes pour répondre à ce nouveau défi de l'aventure humaine qu'est la mondialisation (...) Les œuvres de l'esprit ne peuvent être réduites à l'état de marchandises (...) Dans cet univers où règnent la compétition et la course aux profits, le rôle des Etats, la fonction du droit, la vocation des institutions d'arbitrage international ou national est de fixer les règles du jeu (...) Cela vaut singulièrement pour la culture et la création, activités irréductibles aux lois du marché* » déclarait le premier Président corrézien de la République, Jacques Chirac, à l'Elysée, le dimanche 2 février 2003. J'y étais, j'ai pris la parole et j'ai conclu avec Zola : « *Savoir où l'on veut aller c'est très bien. Mais il faut encore montrer qu'on y va* ». J'ajoute : « La crise ne rend pas la culture moins nécessaire, elle la rend plus indispensable. La culture ce n'est pas un luxe dont en période de disette il faudrait se débarrasser. La culture c'est l'avenir, c'est le redressement, c'est l'instrument de l'émancipation ». Baudelaire disait : « *Le meilleur témoignage que nous puissions donner de notre dignité, c'est la culture* ». François Hollande, deuxième corrézien Président de la République, l'a repris aux Biennales Internationales du Spectacle à Nantes, le 19 janvier 2013.

Samedi 25 janvier 2014, je participais au 10<sup>ème</sup> anniversaire à Aubervilliers de la rénovation du Lycée le Corbusier que réalisa Pierre Riboulet. J'y ai lu un petit texte écrit en commun.

Un seul extrait : « *Les considérations économiques doivent ne pas être oubliées mais elles doivent être subordonnées à ces objectifs humains, la ville sans art est rapidement désespérante, la composition de la ville est une œuvre de culture* ».

Tout le monde sait ici le grand rôle de Jacques Rigaud à la présidence de « *La Chartreuse* ». Lui aussi n'ignorait pas les questions économiques. Il créa l'ADMICAL pour encourager le mécénat. Mais quand en application du rapport Jouyet-Lévy, il lui fut confiée une mission sur « *comment vendre les œuvres des musées* », il répondit catégoriquement : « *Non, une œuvre est inaliénable* ».

Sur cette question cardinale, je ne cesse de répéter une déclaration d'un ami bosniaque, Predrag Matvejevic : « *Nous avons tous un héritage et nous devons le défendre mais dans un même mouvement nous devons nous en défendre autrement nous aurions des retards d'avenir, nous serions inaccomplis* ».

Un autre ami Georges Balandier le dit autrement : « *Nous sommes dans l'obligation de civiliser « les nouveaux nouveaux mondes » issus de l'œuvre civilisatrice* ».

Chacun devrait s'interroger sur deux points :

1°) Trouver dans la réalité actuelle l'inscription de l'imaginaire et de la création, élément décisif dans le malaise du monde,

2°) La politique actuelle chiffre obsessionnellement, compte autoritairement alors que les artistes et écrivains déchiffrent et content. Ne laissons pas exterminer cette singularité historique. Ne tolérons plus que l'esprit des affaires l'emporte sur les affaires de l'esprit.

Méfions-nous de cet éditorial en première page du journal « *Le Monde* » : « *Très chère culture fer de lance de l'économie française* » à partir d'un rapport piloté par Bercy et la rue de Valois, du 3 janvier 2014.

L'idée peut paraître conservatoire, mais elle traite la culture et la création du seul point de vue de l'économie et leur ôte leur caractère humain. « *Quand ce qui est humain est masqué, il n'y a plus rien de présent que l'animalité et la mort (...)* » écrit Georges Bataille. Qui plus est, référençant la création à l'économie, le jour où celle-ci ne marchera pas, on peut prévoir ce que feront les directions de ces entreprises. Elles entraîneront la création dans les tourments destructeurs du marché. La création ne peut naître à la dérive des vents budgétaires laissant trop d'artistes sans perspective de travail, l'éphémère sans assurance de financement. Tenez, ici la région PACA a réduit de 20.000 euros sa subvention 2014, l'Etat gelant 7 % de la sienne. Cumulées ces deux soustractions représentent -7,32 % du budget de « *La Chartreuse* », c'est-à-dire le budget artistique. « *Cela créé un monde sans centre de gravité où les gens flottent dans les apparences* » dit Claude Régy, homme de fidélité. On en est arrivé à l'os sur le plan budgétaire et 50 ans de constructions sont ébranlés, commencent à chanceler. Les êtres eux-mêmes sont frappés, le compagnonnage humain s'engourdit. J'ai rencontré notamment en danse un certain désarroi dû à la précarité, à une revigoration non innocente du style néoclassique à l'omniprésence de « *programmeurs* » et « *administrateurs* » qui sont mis en état de dominance sur les artistes. Ce n'est plus tolérable. Je crains toujours que certains politiques prennent le risque du pire dans la demeure culturelle.

A ce moment j'aimerais, avec la prudence de quelqu'un qui toujours s'informe, évoquer votre travail de chercheur dans ce lieu où vous êtes 24 équipes de résidents, de janvier à juin.

Roger Planchon, dans une rencontre d'artistes et d'élus que Vilar m'avait chargé d'organiser en 1967 au Palais des Papes, comparait le créateur à un chercheur et réclamait le statut du chercheur scientifique. Il avait profondément raison, à condition qu'on n'en vienne pas à oser payer le chercheur seulement quand il trouve !!!! Mais qui dit recherche dit beaucoup de choses et

je voudrais m'intéresser particulièrement à ses rapports avec le public qui est une question clé que Camus abordait avec son expression « *être solitaire solidaire* » et le chercheur Yves Clot, très novateur, avec la sienne « *être un singulier collectif* ». C'est bien autre chose que l'imposture visée par Wim Wenders « *nous sommes tous devenus des mini Etats* ». L'incertitude est totale quant aux effets de contre institution qui s'ensuivent. Par exemple : Que signifient pour la vie des personnes et des peuples des pratiques juridiques internationales à la carte, qui consistent pour un entrepreneur à choisir la loi de l'Etat dans laquelle il trouve son avantage ?

Dans les milieux urbains, les quartiers, les entreprises, les établissements scolaires, les multiples associations et initiatives qui en forment la texture vivante, les chercheurs n'ont pas à faire simplement avec la « demande sociale » pas plus qu'ils n'y rencontrent la seule souffrance ou « la galère ». Ils y rencontrent tout autant l'ensemble des « solutions » et des « réponses », souvent anonymes, silencieuses, informelles et inapparentes élaborées au cours de leurs histoires, au fil de leurs expériences, par ceux qui y habitent, y travaillent, y étudient, y créent et luttent parce qu'il faut bien vivre même si c'est souvent « malgré tout ».

Mais l'échange et la circulation de la parole demeurent extrêmement difficiles entre ces deux « genres » d'activités qui sont d'une part le travail de recherche et de production de connaissances, d'imaginaires, d'œuvres, d'autre part l'expérience et la connaissance du quotidien quand bien même la parole ne circule pas à sens unique, nourrissant ainsi les tentations d'instrumentalisation réciproque et ses dénis imaginaires de la complexité du réel que sont aussi bien le fantasme de « l'expertise sociale » que celui du refus du concept et de l'analyse au nom du vécu.

Certes, ces deux « genres » d'activités n'obéissent pas aux mêmes visées, ne relèvent pas de la même temporalité, ne mettent pas en œuvre les mêmes procédures, leurs tensions étant en cela inéliminables.

Leur distinction est même une des conditions de tout dialogue possible, une autre étant leur rencontre en une zone commune de développement où se mettent à l'épreuve, s'interrogent et se nourrissent mutuellement des activités, des compétences et des préoccupations par nature hétérogènes. Débat vivant qui suppose entre autre de ne pas penser les rapports « connaissance–expérience » sur le mode « théorie–pratique » puisqu'aussi bien l'activité de recherche doit elle-même se penser et s'exposer comme pratique engageant à une responsabilité et confronter à des choix et délibérations qui ne sont pas que conceptuelles tandis que l'expérience de ceux qui font la ville parce qu'ils y vivent et y travaillent, qu'ils s'en construisent et en transmettent une mémoire, est porteuse d'une « connaissance en actes » laquelle, parce qu'elle est souvent loin de se savoir elle-même, requiert une mise au travail.

Autant dire qu'un tel travail exigeant d'élaboration et d'interrogation dialogiques ne saurait être sans écho ni sans rapport, d'une part avec les débats et questions épistémologiques internes aux sciences humaines et sociales, d'autre part avec ceux qui « travaillent » les cultures politiques et les manières de penser et d'intervenir sur la vie sociale, la citoyenneté et la démocratie.

Et cette approche qui concerne les chercheurs et leur rapport rimbaldien à l'autre, à plusieurs autres, est aujourd'hui confrontée aux nouvelles technologies ce qui n'est pas sans conséquence dans le domaine de l'art.

Ignorer cet autre est « *un principe de ruines* » dirait l'écrivain Danielle Sallenave. Vivez votre vie conventuelle ouverte.

Comme l'écrivait Paul Valéry : « *Nos beaux arts ont été institués et leurs types comme leur usage fixés dans un temps bien distinct du nôtre, par des hommes dont le pouvoir d'action sur les choses était insignifiant auprès de celui que nous possédons. Mais l'étonnant accroissement de nos moyens, la souplesse et la précision qu'ils atteignent, les idées et les habitudes qu'ils introduisent nous assurent de changement prochain et très profond dans l'antique industrie du beau (...) il faut s'attendre que de si grandes nouveautés transforment toute la technique des arts, agissent par là sur l'invention elle-même, aillent peut-être jusqu'à modifier merveilleusement la notion même de l'Art* ». Un commentaire : Ceci n'abruse pas l'écriture traditionnelle. « *Ton acte toujours s'applique à du papier ; car méditer sans trace devient évanescent(.....)* » écrit Mallarmé pour dire la nécessité d'écrire.

L'urgence est de stopper ceux qui agressent « l'irréductible humain », là où la femme, l'homme, trouvent le respect d'eux-mêmes et le pouvoir de reprendre incessamment force contre tous les raidissements normatifs, les coups de pioche, le temps du mépris et du cynisme, l'arrogance.

Il est temps à ce « moment brèche » d'accomplir la fonction du refus à l'étage voulu. C'est difficile, très difficile. Sénèque a raison : « *Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas, c'est parce que nous n'osons pas qu'elles sont difficiles* ». « Il y a besoin d'une nouvelle conscience ». Avec Dominique Blanc, Michel Piccoli, Catherine Tasca et moi-même nous avons envisagé la publication d'un texte adressé à François Hollande sur ces graves problèmes. C'est un travail inouï d'autant qu'est souvent établi l'usage de tout évaluer en terme de dégradation, de déclin, de crise. De plus nous ne savons pas nommer la métamorphose que connaît l'histoire dont le présent nouveau est à peine discernable. Chacun voudrait bien passer des « tâtonnements d'un homme » vers de nouveaux « brasseurs d'histoire » sans jamais oublier que le peuple a le droit d'être populaire et c'est bien là l'une des plus grandes questions.

Un immense psychologue soviétique Vygotski eut ces pensées fulgurantes dès 1920 : « *L'homme est plein à chaque minute de possibilités non réalisées* » (...) « *Les hommes et les femmes peuvent se retrouver une tête au-dessus d'eux-mêmes* ». Pierre Boulez déclare : « *L'histoire est ce qu'on y fait, l'histoire est une chose qu'on agit et non pas qu'on subit* ».

La culture par essence ne peut être ni privatisée, ni marchandisée, ni nationalisée. Toutes ces hypothèses sont des négations de la culture. On tente de la réduire à un échange sordide : j'ai produit, tu achètes.

La culture se décline au contraire sur le mode : nous nous rencontrons, nous échangeons autour de la création, nous mettons en mouvement nos sensibilités, nos imaginations, nos intelligences, nos disponibilités.

La culture n'est rien d'autre que le nous extensible à l'infini des humains et c'est cela qui aujourd'hui se trouve en danger et requiert notre mobilisation.

Et on ne défendrait pas avec rigueur, intransigeance, intraitabilité cette mince couche de civilisation qui peut se rompre, d'autant que le noyau même de l'être humain est actuellement attaqué. Certains artistes vont jusqu'à dire que tout ce que nous nommons avenir est comme une roulette...

L'histoire garde un geyser de vie pour quiconque a l'oreille fine et écoute éperdument. Renoncez au renoncement. Nous avons tous un pouvoir d'agir. Il nous reste à le mettre en marche, à le faire fructifier. Soyez souffleurs, transmettez une compréhension, une énergie, un état d'expansion, un élan. « *L'homme est un être à imaginer* » disait Bachelard.